

# Charles de Villers

*Ohne Furcht und Vorwurf*

(1765-1815)

«Un vieillard..., saisi au corps dans sa demeure par ces furieux [soldats], donna d'abord tout ce qu'il avait sur lui. Trouvant sans doute que c'était trop peu, ils se mirent à le fouiller, et crurent sentir autour de ses reins une ceinture remplie d'or... Au lieu de ceinture, ils découvrent le bandage d'une hernie qu'avait le malheureux. Irrité de la méprise, l'un d'eux plonge son sabre dans les entrailles du vieillard, qui tombe mort aux yeux des siens...»

Mon parti était pris d'avance. Je jetai mon chapeau rond, en pris un retapé et muni de la cocarde nationale, mon ancien sabre d'aide-de-camp sous le bras, mon manteau bleu sur les épaules, et je me postai ainsi à la grande porte de la maison, dont la belle apparence n'attirait que trop les regards cupides des troupes de pillards ... enfonçant portes et fenêtres... J'eus le bonheur de les tenir tous écartés du seuil que j'avais résolu de défendre...

Mais l'âme bourrelée et navrée de tout ce que je voyais, jugez de ce que moi, Français, à qui l'honneur français est précieux, qui aime les hommes en général, qui aime et vénère beaucoup l'Allemagne, je devais souffrir d'afflictions..., de quelle indignation profonde je devais être saisi !<sup>1</sup>

Ni «suédois», ni «croates», mais bien de chez nous ces dévoyés de la Grande Armée, volant, violant et tuant après la prise de la ville neutre de Lubeck... Bien de chez nous aussi le chroniqueur Charles de Villers, enfant de Boulay. Le récit, adressé à la Comtesse Fanny de Beauharnais, piqua l'empereur au vif.<sup>2</sup>



Charles de Villers

## La jeunesse

Receveurs des finances de père en fils, issus de la Lorraine romane, les *Viller* (ou *de Villers* avec une particule de pure vanité) étaient établis à Boulay depuis 1711.<sup>4</sup> Aîné d'une famille de 11 enfants, Charles grandit à Boulay jusqu'en 1774, entra alors au collège des Bénédictins puis à l'École d'artillerie de Metz. Nommé «*par une exception assez rare*»<sup>3</sup> lieutenant en second du corps royal d'artillerie en 1782, le roturier Charles est capitaine en 1792.

1782-1792 : garnisons à Toul, Strasbourg, Besançon, La Fère et Metz. Mais la vie militaire ne comble pas le bel et jeune galant, auteur de madrigaux, homme de théâtre à ses heures, amoureux de Madame Anthoine à Boulay, de Madame Cagliostro à Strasbourg. La vie est si belle dans la légèreté du XVIII<sup>e</sup>...

Pourtant, Villers hésite, son tirant d'eau lui permet de sonder quelques profondeurs. Son esprit curieux scrute les dessous du magnétisme, s'enfonce dans les mathématiques, cherche une morale, se risque à publier un essai sur la liberté et ses limites : «*Européens du XVIII<sup>e</sup> siècle... ayez des rois... méfiez-vous de ceux qui vous exaltent au nom de la liberté...*»<sup>5</sup>

Ce n'était pas là chose bonne à écrire en l'année de la «fuite à Varennes» (1791) : Menacé par les jacobins, Villers rejoint l'armée de Condé, revient à Boulay, où les sbires du conventionnel Anthoine manquent de le tailler en pièces, et fuit en Allemagne, y emmenant ses préjugés de citoyen de la Grande Nation<sup>6</sup> et un reste de légèreté<sup>7</sup>.

## En Allemagne

**Changement de cadre** : «*En Allemagne ... on rencontre des villes libres, des principautés d'une médiocre étendue, qui toutes ont leur vie active, propre, indépendante. Chacun se pique de faire fleurir dans sa petite capitale l'industrie, les arts, les sciences. Les universités, les écoles se multiplient, et l'instruction en devient plus générale dans la nation, La vérité, si elle est poursuivie en quelque endroit par le fanatisme, n'a qu'à faire un pas, et trouve un asile assuré ... Chaque petit état de ce système confédéré se sent quelque chose par lui-même, et dès-lors il devient en effet quelque chose. Chaque ville d'une médiocre étendue n'est pas frappée de paralysie par l'idée qu'elle n'est rien ; qu'à cent ou deux cents lieues d'elle est une autre ville plus grande qui est tout, un gouffre où vont s'absorber ses labeurs, une ville où toute la gloire de l'Empire brille en un seul point, et hors de laquelle il n'est ... qu'ilotisme politique, moral et littéraire pour toute une immense contrée.*»<sup>9</sup>

**Changement de société** : *En France, une classe «légère, railleuse, avide de plaisir dont était peuplée cette capitale de l'empire qui imposait des lois à la liberté originaires de l'esprit et des talents».*<sup>3</sup>

*En Allemagne, les «diverses nations ... renferment dans leur sein ... une très grande masse de lumières», de lettrés ne vivant «point dans de grandes villes, encore moins entassés dans une capitale, sous l'empire tyrannique d'un goût conventionnel... L'esprit local d'un endroit est neutralisé par celui des autres... Le savant se trouve pleinement affranchi, ... le public juge avec une assez grande liberté ...»*<sup>10</sup>

[De nombreux périodiques] renferment les matériaux de [la littérature] de notre âge, de l'histoire, de l'érudition classique : Annonces scientifiques de Goettingue, Gazette littéraire de Halle, ..., Annales de Heidelberg. En rendant justice à ces [11]



**Boulay, église Saint-Étienne**

*journaux de l'Allemagne, un Français ne peut se défendre de quelque regret en songeant que la France n'en possède pas un seul qui leur ressemble...»<sup>10</sup>*

De ce monde nouveau Villers parcourt d'abord la Westphalie. Il cherche sa voie et la trouve en 1796 en s'inscrivant comme étudiant à l'université de Goettingue. Tirant profit d'une bibliothèque exceptionnelle, encouragé par des savants éminents, soutenu par la fille *Dorothee* de l'historien *Schloezer*<sup>11</sup>, Villers brûle les étapes. En 1797 il publie les 13 *Lettres Westphaliennes* puis rejoint Lubeck, où Dorothee avait épousé le sénateur Rodde.

*«Je vais travailler en Allemagne à l'œuvre que j'ai entreprise de jeter [en France] quelques semences généreuses dans les âmes en fait de religion et de philosophie...»<sup>3</sup>*

*«Né Français, j'ai été nourri de lectures françaises et longtemps je fus passionné pour la littérature de mon pays. Quand je commençai à pénétrer dans le sanctuaire des muses teutoniques, je fus frappé d'étonnement de tout ce qui s'offrait à ma vue. Heureusement que je n'étais pas encore pétrifié dans les formes françaises, qu'il me restait quelque réceptivité et que j'étais encore susceptible de fusion...»<sup>8</sup>*

*«Termes ravissants de Sehnsucht, d'Ahndung, de Schwärmerei, vous n'existez pas dans l'idiome du poète français ! On n'invente pas de mots pour ce qu'on ne connaît pas !»<sup>8</sup>*

Dans une lettre à Goethe il écrira en 1803 : *«Combattre de toute ma force le système entier de culture matérialistique et d'inphilosophie française. Voilà ce qui m'occupe. Quel en est le succès ? Je ne puis décider cette question dans le sens subjectif. C'est aux autres, c'est à vous surtout à me juger. Quant au succès objectif, il*

*ne peut m'être imputé en condamnation. Il dépend des dispositions de la nation... Il est bien vrai que le plus robuste fossoyeur, armé de sa seule pioche, ne pourrait réussir à miner et faire écrouler le Mont-Blanc... Mais je ne succomberai pas à cet ennemi du dehors, et je consommerai ce qu'une voix intérieure m'impose comme un devoir, comme la destination de ma vie.»<sup>3</sup>*

En 23 ans Villers retournera trois fois en France (1801, 1803 et 1811), à Paris pour y défendre son œuvre et sa personne, dans l'Est pour revoir sa famille (Nancy, Metz, Sarreguemines et Trèves).

En 1809, il défend l'intérêt des villes hanséatiques aux *Conférences de Hambourg*, intervient auprès de Montalivet<sup>13</sup>, est nommé bourgeois d'honneur de Brême *«als beiden Nationen angehörig»*.<sup>14</sup> En 1811 Davout l'expulse de Lubeck après l'annexion des villes hanséatiques à la France. Le roi Jérôme de Westphalie le nomme alors professeur de littérature française à l'université de Goettingue. Le succès de ses cours y est immense.

### **Esquisse d'une œuvre considérable**

Dans les *Lettres Westphaliennes* et ses articles du *Spectateur du Nord*<sup>15</sup>, où il fait office de rédacteur de 1798 à 1800, Villers nous entretient de physique, de politique et d'histoire, nous dépeint l'Allemagne du Nord, fait l'éloge des *bardits* de Klopstock et de *l'Iphigénie en Tauride* de Goethe, commente les dernières parutions françaises, présente la *Société Royale de Goettingue*, développe ses *Considérations sur l'état actuel de la littérature allemande*, exhorte ses compatriotes : *«traduisons, comparons, apprenons aux Allemands et aux Français quelle est leur valeur réciproque...»<sup>3</sup>*

Au cours de ces années, Villers poursuit aussi ses réflexions sur la morale et la liberté, se passionne pour la pensée de Kant, s'en fait l'apôtre en France<sup>16</sup>. À la demande de Bonaparte, Villers rédige un résumé de son ouvrage en 4 pages ! Mais pour le Premier Consul le bonheur du peuple ne saurait résider dans une morale innée et la liberté de pensée, le *«sapere aude – zu wissen habe Mut»* ...

C'est la morale de Rome que «Constantin le Petit» entend imposer à ses sujets : Le 18 avril 1802, il célèbre par un Te Deum la promulgation du Concordat. Le même jour, un Institut frondeur met au concours la question : *Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des Lumières ?* Le 23 mars 1805, la Classe d'histoire décerne le prix à *L'Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther* rédigé par Villers avec le concours de savants et amis d'Allemagne. Il s'agit de l'ouvrage le plus connu de Villers. *«Il est excellent, sauf le style qui est souvent commun et quelquefois incorrect et étranger, ce qui vient du séjour de Villers en Allemagne. Mais il est plein de faits, de connaissances, d'idées. Et tout y est présenté avec brièveté, clarté et force.»* (Benjamin Constant)<sup>17</sup>

Souvent obligé de délaissier ses projets à long terme, Villers reste aux prises avec l'actualité. Ainsi,

- lorsqu'en 1803 Bonaparte envahit le Hanovre, Villers adresse un *Appel aux officiers de l'armée de Hanovre* : *«Jeunes guerriers ! le pays où vous séjournez est digne de votre attention... Au milieu de tant de lumières, resterez-vous oisifs ?»* Visitez les universités, fréquentez les savants... *«Ce travail a des difficultés, mais considérez que l'allemand est aujourd'hui la langue la plus savante de l'Europe et qu'elle vous récompensera avec usure de ses épines grammaticales...»<sup>3</sup>*

- Lorsqu'en 1808 «l'Ogre en chef» veut réduire les universités de Westphalie à la mode française, supprimant les unes, rognant sur les autres, Villers «jette» son célèbre *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante* : *«Les peuples civilisés se partagent les divers genres de gloire ... l'Italie les beaux-arts ...*

*l'heureuse France les hautes sciences ... l'Allemagne enfin la profonde érudition, la profonde pensée et les sciences qui tendent à l'ennoblissement de l'homme intérieur. Il convient ... de laisser chacun ce qu'il est et de l'encourager sur la ligne où l'impulsion l'a porté.»<sup>3</sup>*

• Pour rédiger ce rapport sur les universités Villers reporte à 1809 un *Coup d'œil sur l'état actuel de la Littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, où il passe en revue les publications philologiques et historiques parues en Allemagne de 1805 à 1808. L'accumulation de ces publications dans une des périodes les plus sombres de l'histoire allemande nous étonne encore aujourd'hui.<sup>18</sup> Comment ne pas être ému aussi par la profession de foi finale que Villers adresse à ses collègues de l'Institut ? *«Nous sommes parvenus à l'époque où la grande famille européenne doit s'efforcer plus que jamais à faire disparaître les barrières qui la divisent en peuplades rivales ou ennemies, où toute la somme de lumières et d'idées, tout ce qui peut être utile, perfectionner et ennoblir l'homme et l'état social, doit être mis en commun, et regardé comme le patrimoine de tous.»<sup>10</sup>*

### Son influence

On ne s'étonnera pas que l'action de Villers ait été approuvée et admirée par (presque) tous les contemporains allemands de renom. À leurs yeux, Villers était le Français qui relevait l'honneur de son pays aux pires heures de l'oppression de l'Allemagne par les troupes et l'administration napoléoniennes.

En France ses écrits et voyages à Paris ont soulevé de grands et forts débats. Forte opposition des catholiques ou nationalistes. Sympathie nuancée des protestants ou libéraux : Bernadotte, Brune, Guizot, Jérôme Bonaparte, Millin<sup>19</sup>... Il faut avouer que Villers n'a pas toujours été très tendre envers ses compatriotes. Leurs réticences ont poussé à quelques excès de style un homme sincère certes, mais passionné.<sup>20</sup>

S'il était le plus engagé, Villers n'était pas le seul émigré à être sensible à la beauté des productions allemandes. *Adrien Lezay-Marnésia*<sup>21</sup>, traducteur du *Don Carlos* de Schiller, fondateur des premières écoles normales à Coblenze (1806) et Strasbourg (1808), écrivait en 1799 : *«Le mot Mädchen, fille, [employé par Don Carlos] ne peut malheureusement se traduire. En allemand, ce mot exprime ce qu'il y a de plus virginal dans la femme, et en français ce qu'il y a de plus dégradé.»<sup>8</sup>*

*Benjamin Constant*, l'ami fidèle des dernières années, avait séjourné en Allemagne bien avant Villers : *«Nos opinions, nos pensées, disait-il, sont tellement identiques que nous avons à peine besoin de nous parler pour nous entendre... Il n'est parvenu à se faire allemand qu'aux yeux des Français...»<sup>3</sup>*

C'est Madame de Stael qui, par son ouvrage *De l'Allemagne* (1810), a su finalement retenir l'attention d'un large public français sur le «progrès des lumières» outre-Rhin. Comme lectrice du *Spectateur du Nord*, elle avait pu largement puiser chez Villers, qu'à la suite d'une longue correspondance elle avait rencontré à Metz en douze journées chargées d'émotions.<sup>22</sup>

Villers et de Stael ont réalisé tout ce que l'on pouvait raisonnablement attendre de leur action. Car une poignée d'êtres humains n'était pas de force pour concilier deux nations déchaînées qui n'avaient pas encore bu jusqu'à la lie la ciguë du nationalisme.

### Le Lorrain ?

Villers était un provincial. D'origine romane, de langue française, il avait grandi dans un environnement thiois qui a bien dû, inconsciemment peut-être, marquer cet esprit curieux de tout et le préparer à sa mission.

Très attaché à sa famille, les yeux largement ouverts sur toutes les contrées bordant sa province natale, maillon d'une longue chaîne broyée entre deux blocs antagonistes<sup>23</sup>, oublié par une Lorraine soumise au sabre et au goupillon, il est de la grande lignée lorraine des Lyautey, Jean de Pange, Robert Schuman...



<sup>1</sup> Villers, Charles, *Lettre à Madame la Comtesse Fanny de Beauharnais*, 3<sup>e</sup> édition, Amsterdam 1808, pp. 49-50, 29-30, 63.

[Fuyant les champs d'Eylau et d'Auerstaedt, Bluecher s'était réfugié dans la ville neutre de Lubeck contre le gré des habitants. L'en ayant chassé, les troupes napoléoniennes mirent à sac la ville (novembre 1806).]

<sup>2</sup> *«De quel droit un idéologue allemand se mêle de me donner des conseils ?... Il en sera de même chaque fois qu'un petit état voudra conserver des droits de souveraineté sans avoir la force de se faire respecter...»<sup>3</sup>*

Le récit vaudra à Villers l'estime de Brune et la haine de Davout, qui expulsera notre auteur en 1811. Davout à Napoléon : *«Je transmets mes idées, mais je cesse d'en avoir lorsque V.M. m'a donné des ordres.»<sup>3</sup>*

<sup>3</sup> Wittmer Louis, *Charles de Villers*, 473 p., Hachette 1908, pp. 2, 48, 273, 176, 32, 173-174, 320, 429 ; 294, 406, 15, 216, 305, 305, 353, 392, 438, 435, 439, 449



Madame de Stael

<sup>4</sup> Tribout de Morembert Henri, *Le littérateur Charles-François-Dominique de Villers et sa famille*, in *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, tome LXV, p. 49-60, Metz 1966

[Le bisaïeul *Dominique Viller* (1665-1727), tabellion au comté de Salm (Senones), épousa en 1711 la veuve du receveur des finances de Boulay, dont il reprit la charge. Il est enterré dans le chœur de l'église.

Le père *Nicolas 'de' Villers* fut receveur des finances à Boulay en 1661, administrateur du directoire du district de Boulay en 1790-91, puis procureur impérial et juge au tribunal de Sarreguemines. Sa femme était *Catherine Hugonin de Launaguet*, de vieille noblesse languedocienne.

On comprend que l'imposition du français comme langue administrative favorisait la venue de notables romans en pays thiois.]

<sup>5</sup> Villers, Charles, *De la Liberté*, 2<sup>e</sup> édition, Collignon, Metz 1808, p. 260

<sup>6</sup> Mme de Rodde quelques années après: «...*ich [habe] wirklich einen kleinen Antheil... dass er in die deutsche Litteratur eingeweiht ist. Es war eine Zeit wo er wie seine Landsleute sehr ungerecht war.*»<sup>3</sup>

<sup>7</sup> Villers en 1793: ...*Mais chez ces maudits Allemands // Tous les maris ont la manie // De faire eux-mêmes leurs enfants // Ce qui parfois nous contrarie...*<sup>8</sup>

<sup>8</sup> Egli Edmond, *L'Érotique comparée de Charles de Villers*, Gamber, Paris 1927, p. 41, 173, 183, 78; 172

<sup>9</sup> Villers, Charles, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther*, 3<sup>e</sup> édition, Didot Jeune, Paris 1808, p.137-138 ; 282

<sup>10</sup> Villers Charles, *Coup d'œil sur l'état de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, Treutell et Würtz, Paris 1809, pp. 6-7, 146-147, 148

<sup>11</sup> L'impératrice Marie Thérèse : «*Das geht nicht ! Was würde Schlözer dazu sagen ?* »

[Dorothee fut la première femme à obtenir le titre de docteur d'une université allemande. Invitée à une séance de l'Institut de France en 1801, elle fut assise à la place réservée au Premier Consul, entre Lacépède et Laplace. En 1804 elle est reçue par l'impératrice Joséphine ; Dorothee de Paris à son frère Charles : « *Hier wird Schrecken verbreitet, dort das Volk geködert. Aber der Narren sind so viele auf der Welt und besonders in Frankreich, dass es für diesen korsischen Zauberkünstler ein Spaß sein muss, diese Narren wie Puppen nach seiner Pfeife tanzen zu lassen. Alles läuft hinter dem Rattenfänger her.* »]<sup>12</sup>

<sup>12</sup> Schlözer, Leopold von, *Dorothea v. Schlözer, Ein deutsches Frauenleben um die Jahrhundertwende*, Stuttgart 1923, pp. 10, 214-215, 230-231.

Pour une analyse critique de l'influence de Dorothee sur Charles de Villers, on pourra consulter :

Kern, Bärbel und Horst, *Madame Doktorin Schlözer, Ein Frauenleben in den Widersprüchen der Aufklärung*, Beck 1988

<sup>13</sup> Montalivet, ministre de l'intérieur de 1809 à 1814, né à Neunkirch alors que son père était commandant de la ville de Sarreguemines, avait été camarade de classe de Villers au collège des Bénédictins.

<sup>14</sup> Si Villers se vit comblé d'honneurs en Allemagne (et dans le département annexé de la Sarre !), il n'a pas été oublié complètement par la France de son temps : Élu correspondant de l'Institut, il reçut l'Ordre du Lys de Louis XVIII. Voir Wittmer<sup>3</sup> pp. 401; 308, 446.

<sup>15</sup> Journal politique et littéraire publié à Hambourg et s'adressant aux émigrés français.

<sup>16</sup> Villers, Charles, *Philosophie de Kant*, Collignon, Metz 1801 : *Depuis près de vingt ans, une nouvelle philosophie qui intéresse tout le savoir humain et la moralité, qui occupe, soit pour, soit contr'elle, tout ce qu'il y a de savans et d'hommes qui pensent, depuis Koenigsberg jusqu'à Stuttgart, depuis Copenhague jusqu'à Salzbourg, cette philosophie est encore inconnue aux Français, et il ne s'en est pas encore trouvé un seul qui ait entrepris de l'étudier et de le faire connaître à sa patrie...* (p. LX)

...*il semble qu'il y ait une distance infranchissable de l'esprit français à l'esprit allemand ; ils sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme.*

*C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont. L'événement nous apprendra si l'envie d'y passer prendra à un grand nombre ; s'il y a vraiment une philosophie allemande inconciliable avec une philosophie française, ainsi qu'on l'a voulu insinuer ; si la philosophie et la vérité ne sont pas citoyennes du monde...* (p. LXIV)

Dans *Immanuel Kant, eine Biographie* (Suhrkamp 2004, p. 318), Arsenij Gulyga rapporte que la dernière lettre écrite de la main de Kant fut adressée à Charles Villers en remerciement de l'envoi de la *Philosophie de Kant*.

<sup>17</sup> Voir Wittmer<sup>3</sup>. Le style de l'ouvrage adressé à l'Institut se doit d'être «académique». Néanmoins, nous avons éprouvé du plaisir à le lire : Il y a de belles envolées, de jolies images, même mathématiques, et les quelques incorrections ne déparent point l'ensemble. Elles pourraient être dues au souci de Villers de traduire très exactement des notes de collègues allemands.

L'Essai fut traduit en allemand, anglais, hollandais et suédois. Une cinquième édition française parut en 1851.

<sup>18</sup> Dacier (membre de l'Institut) à Koch (professeur de droit à Strasbourg) en 1809 : «*Quelle différence entre la France et l'Allemagne... Le rapport de M. Villers est véritablement humiliant pour nous ; mais le zèle est éteint, les études sont faibles...*»<sup>3</sup>

<sup>19</sup> Directeur du Magasin encyclopédique : «*M. Ch. Villers a la vivacité d'un Français et la profondeur d'un Allemand.*»<sup>3</sup>

<sup>20</sup> Dans son *Érotique comparée*, nous lisons par exemple : «*La poésie érotique du Français paraît au Germain manquer de dignité. Celle du Germain paraît au Français tenir de la démence ; il ne la comprend point ; tandis que la sienne est facilement comprise et appréciée par le Germain ; celui qui domine juge sans peine de ce qu'il voit au-dessous de lui.*»<sup>8</sup>

Autre exemple : Nombre de lecteurs avertis acquiesceront volontiers à sa critique sévère de l'église de Rome. Mais pourquoi ajouter que «*ce n'est pas parce qu'ils étaient luthériens ou calvinistes que les nouveaux docteurs étaient hérissés de subtilités, étaient vains et querelleurs*», que «*c'est parce qu'il avaient été catholiques...*» ?<sup>9</sup>

<sup>21</sup> Lezay-Marnésia avait aussi des racines en Lorraine. Pour la promotion des échanges franco-allemands par d'autres «Alsaciens-Lorrains» de cette époque, en particulier par le baron de Bock de Thionville, voir Paul Lévy, *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine II*, pp.121-124.

<sup>22</sup> En novembre 1803 elle lui avait écrit : «*Si je conserve quelque émulation, si je trouve quelque intérêt au perfectionnement de moi-même, je reviendrai dans deux ou trois mois avec un ouvrage sur tout cela que je ferai imprimer chez Collignon. Je me plais à mettre le nom de votre libraire sur mes ouvrages.*»<sup>3</sup>

Dans une critique de l'ouvrage de Madame de Stael, Villers tient cependant à exprimer quelques réserves : «*Mit der eigentlichen Philosophie einerseits und mit den häusslichen Sitten der Nation auf der andern Seite, hat es ihr nicht so völlig gelingen wollen. Beides erklärt sich leicht. Um das Gären und Wogen der philosophischen Speculation in Deutschland seit etwa drei Decennien recht zu würdigen und darstellend zu characterisieren, muss man ... nicht nur ein ernstes Studium daraus gemacht, sondern diese Periode selbst mit durchlebt haben...*»<sup>3</sup>

<sup>23</sup> Nommé à Goettingue par Jérôme Bonaparte, objet de la jalousie de quelques collègues, le «*vormaliger Königlich französischer Capitain von Villers*»<sup>3</sup>, der «*keine einzige Fachwissenschaft zunftmässig erlernt hatte*»<sup>3</sup>, fut destitué en 1814 par le Prince-régent de Grande-Bretagne. Tollé (presque) général... Benjamin Constant convainc le baron de Stein d'intervenir auprès du roi de Prusse et de l'empereur de Russie : Villers voit sa pension de 3000 livres, égale à son salaire de professeur, rehaussée de mille livres.

Dans une «très humble représentation» au ministère il avait précisé être né en «Lorraine allemande»<sup>3</sup>. Trois mois après il meurt d'une attaque cérébrale, sans avoir pris connaissance d'une offre de nomination à l'université de Heidelberg. Jusqu'au bout, il était resté fidèle à la devise de Bayard, qu'il avait fait sienne et traduisait à sa façon par «*Ohne Furcht und Vorwurf*». Sur sa tombe, les paroles d'adieu furent prononcées par son ami le pasteur Lücke :

«*La Gaule regrette en lui un fils magnanime qui, animé d'un vrai sentiment de la liberté et d'un saint amour de la patrie, par des exhortations pleines de force, appelait à une vie meilleure une race déchue, et s'efforçait de l'enthousiasmer pour tout ce qui est grand et sacré. L'Allemagne pleure en lui l'ami rare qui, si volontiers, se comptait parmi les nôtres. Épris d'équité, il avait su reconnaître ce qu'il y a d'élevé et de meilleur dans notre nation et se l'était assimilé si bien que, grâce à cette parenté d'esprit, il se faisait auprès des étrangers notre défenseur, parlant pour nous avec amour.*»<sup>3</sup>



Benjamin Constant